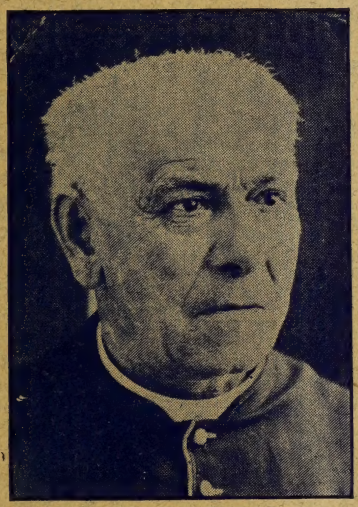
Une Ame Sacerdotale

Le chanoine Michel



L'ÉCHO DE S. FRANÇOIS
1062 rue Wellington,
Ottawa, Ont.

BIBLIOTHÈQUE ÉVÊCHÉ

F6434
Raymond, L. e
BIBLIOTHÈQUE ÉVÊCHÉ JOLIETTE

Préface

Fallait-il laisser disparaître silencieusement (l'oubli s'empare si tôt des morts) cette noble figure ecclésiastique, ce beau type de prêtre qu'était feu le Chanoine François Michel, ancien curé de Buckingham, d'Aylmer, de Cumberland, et finalement aumônier de l'hospice St Charles d'Ottawa, dont la dépouille mortelle gît maintenant à l'ombre de la croix de l'église et du cimetière où ce bon curé exerça, pendant vingt-huit ans, le saint ministère? Les révérends pères Capucins d'Ottawa, pour qui le cher défunt entretenait une sincère et forte amitié, ne l'ont pas pensé et par la voix de l'*Echo de S. François,* sous la signature du Père Alexis, si avantageusement et universellement connu dans le pays et de celle du directeur zélé, infatigable et averti de ce bulletin, la vie du Père Michel, à grands traits, il est vrai, nous a été racontée dans un style simple et intéressant. Ces articles en ont formé la présente brochure. On me demande, à titre d'ancien et dernier vicaire du Chanoine, une page d'introduction. Il ne convient pas de résister à cette invitation. J'entends, cependant, une voix d'outre-tombe me dire : "Garçon, mêle-toi donc de tes affaires!—Cher père, cette page fera peut-être du bien.—Whoa ! Eh bien, marche donc, puisque tu le veux ! " Et je marcherai un tout petit brin. Peu de vies sacerdotales ont été plus remplies que celle du vénéré père Michel, dont on lira avec intérêt les étapes successives, peu de vies de prêtres furent aussi variées en apparence. Cependant, à la bien regarder, on la trouvera très une. Aussi loin qu'il nous a été donné d'en remonter le cours, nous la saisissons avec le même caractère: c'est une vie d'apôtre, "*Quosdam dedit apostolos,*" (Ephes, IV. 2).

Dans sa jeunesse, François Michel est hanté par les saintes sollicitudes du zèle; missionnaire-curé, il en est dévoré; jeune prêtre, séminariste même, il en était déjà profondément touché. Il était de ceux que Dieu a créés apôtres.

De l'enfance du jeune François, nous ignorons presque tout. Sa réserve et sa modestie ne lui permettaient guère de révéler des choses où son moi était seul en jeu; il était cependant de race fortement chrétienne. Vieilli, une larme lui montait aux yeux quand il parlait de sa sainte mère.

Son adolescence, disaient ses contemporains, fut grave. Avait-il fait le songe prophétique de Grégoire de Nazianze (l'église de Buckingham a ce saint pour titulaire)? Avait-il vu deux vierges, les mains pleines de lis, le front couronné de roses blanches, et lui avaient-elles dit comme au fils de Nonna: l'une de nous est la chasteté et l'autre la tempérance, aime-nous et nous t'éleverons à la contemplation de la Trinité immortelle? Peut-être; quoiqu'il en soit, il sut toujours contenir une nature bouillante et puissante sous le joug perpétuellement tendu d'une conscience qui craignait tout. L'un de ses vieux confrères, disparu lui aussi, disait : "il a toujours été, sauf les rides et les cheveux blancs que les années apportent, ce que vous le voyez aujourdhui : retenu sans raideur, affectueux sans familiarité, pieux sans affectation; il aimait à parler des choses de Dieu," Ne sentez-vous pas les premières pulsations d'un coeur d'apôtre? Ceux qui connurent intimement François Michel, dès son adolescence, dirent souvent qu'il savait apprécier la valeur exacte d'une âme: "Où donc," s'était-il dit, "pourrais-je rendre de plus grands services? En Amérique, dans le diocèse d'Ottawa, Mgr. Eugène Bruno Guigues a grandement besoin de jeunes apôtres. Vive Dieu ! J'y cours," Il faudra quitter parents et proches; mais Jésus n'a-t-il pas dit : "*celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi*?" Sans plus prêter l'oreille que S. Paul aux voix qui amollissent le courage, il part pour le Séminaire d'Ottawa. Ordonné prêtre, le jeune Michel est nommé vicaire à Buckingham, ensuite curé à Cumberland, Aylmer, et Buckingham. Partout il trouve sa voie au premier coup en tournant ses efforts vers les enfants. Les enfants, c'est l'espoir de l'apôtre, comme du père de famille, de l'Eglise comme de la patrie.

Le père Michel n'a jamais oublié que le curé est l'homme du peuple. A qui avait faim, il donnait du pain, à qui était en haillons, des vêtements, à qui s'égarait de sages conseils, à qui s'attristait, des consolations, à qui se réjouissait, des sympathies, à qui se repentait, des pardons, à qui s'endurcissait, des leçons. Rien de lui, quoique tout fut original et rude, n'étonnait ni ne blessait, ni ne laissait indifférent. Rien de ce qu'il entreprit, n'échoua: couvents, collèges, églises, presbytères, tout arriva à bonne fin, bien qu'il craignît parfois d'avoir *manqué son coup*. Très économe pour lui-même et... ses vicaires (les deux, répétait-il souvent, ne devraient faire qu'une seule personne), il dépensait tout en bonnes œuvres, pour le bien public comme pour le soutien d'individus pauvres. Je ne suis pas venu en Canada, disait-il, pour empiler des écus. Aussi sa mémoire est bénie de tous.

Parvenu à l'âge des infirmités il se résolut à rompre avec une existence à laquelle il était si manifestement appelé. Il abandonna sa paroisse malgré les supplications de tous ses paroissiens. Il se mit au service des pauvres et des épouses du Christ où il a dépensé le reste de ses forces.

Bourget, Ont., 6 décembre, 1912.

L. C. Raymond, Ptre.-curé.

IMPRIMATUR

† CAROLUS HUGO GAUTHIER
Archiepiscopus Ottawiensis

Die 5ta dec. 1912.

Des Alpes aux Laurentides

FRANCOIS Michel naquit en 1828 au village de Puy St. Eusèbe, dans le département des Hautes-Alpes, en France . A peine âgé de six mois il perdit son père. La mère, vaillante chrétienne, éleva courageusement, mais au prix de bien des sacrifices, les cinq enfants issus de son mariage. A l'âge de dix ans, François fut confié, avec un de ses frères, aux soins d'un de ses oncles, curé dans une petite paroisse du Briançonnais. Deux ans plus tard, sous la conduite d'un autre prêtre vénérable, il attaque les déclinaisons latines. Ils étaient cinq ou six petits latinistes dans cette école presbytérale, suant sur la grammaire de Lhomond ou sur l'*epitome,* servant la messe tour à tour à leur maître, "l'homme le plus estimé que j'ai jamais vu" affirmera plus tard le petit François.

Ce dernier ne devait pas être le moins espiègle de cette escouade d'écoliers. Il prétendait que le bon curé, par raison d'économie sans doute, servait parfois à ses élèves des ragoûts de chat décorés du nom de civet. Aussi la chasse aux matous était en honneur parmi la bande.

La discipline était rude en ce temps-là. Le curé professeur ne ménageait pas les taloches, et le jeune Michel gardait encore le souvenir douloureux d'une correction qu'il avait reçue de ses premiers maîtres à l'âge de sept ans. Au petit séminaire d'Embrun où il fut admis en 1844, il continua ses études en tirant de l'aile. En dépit d'une santé précaire, il rêvait de faire sa carrière dans l'armée. La mère avait un autre désir : elle voulait son fils prêtre. L'enfant prie le bon Dieu de l'éclairer et, s'il doit vraiment devenir prêtre, de lui rendre la santé.

Les forces reviennent en effet, et le jeune homme entre au

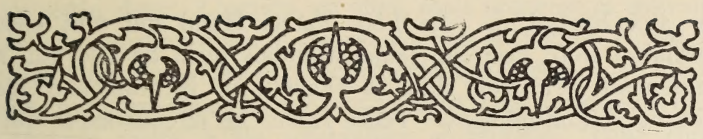
grand séminaire de Gap. La volonté de Dieu lui semble manifeste. Il prie, il étudie, il attend. Il attend, car il se sent attiré vers les missions lointaines.

Pendant une promenade, par un beau jour du mois de mai, l'un de ses amis de séminaire, M. Alméras lui annonce que Mgr. Guigues, évêque de Bytown, en Canada, demande des sujets, et que lui, Alméras, ainsi que deux autres, ont offert leurs services. M. Michel ne connaissait guère du Canada que le nom, et il ne connaissait rien de Bytown, ni de Mgr. Guigues, bien que ce dernier fût originaire, comme lui, du diocèse de Gap. Dès le soir de ce même jour, cependant, sa résolution était prise. Il irait, lui aussi, au Canada.

Ceux qui ont étudié les origines du diocèse d'Ottawa et les progrès de la colonisation dans cette partie de notre pays ne peuvent s'empêcher d'admirer et de vénérer Monseigneur Guigues. Cet évêque fut un véritable apôtre qui correspondit fidèlement à ce que la Providence attendait de lui. Appelé à tout organiser ou plutôt à tout créer dans une immense région qui s'étendait jusqu'à la baie d'Hudson et aux frontières du Manitoba, où l'on a taillé depuis quatre diocèses, dénué de tout, n'ayant d'autres ressources que les maigres subsides de la Propagation de la Foi, il se vit abandonné, dès les premiers jours, de la plupart des prêtres qui travaillaient aux missions et qui ne voulurent pas renoncer au diocèse de Montréal. Huit d'entre eux seulement lui restèrent fidèles; et il eût été inférieur à sa tâche, si ses frères en religion, les Oblats, n'étaient pas venus à la rescousse.

Dans cette extrémité, il pensa à son pays d'origine et s'adressa à son vieil ami, le vénérable abbé Blanchard, supérieur du Séminaire de Gap, le conjurant de lui procurer des vocations. Dans l'espace de dix ans, ce prêtre zélé lui en trouva une quarantaine. Il eût même vidé son séminaire, si l'évêque, Mgr. Depéry, alarmé des proportions que prenait l'exode, n'y eût mis bon ordre.

La première expédition d'ecclésiastiques français, après une pénible traversée de plusieurs semaines, arriva enfin à Bytown le 18 octobre 1852. Elle se composait de quatre jeunes gens, MM. Alméras, Michel, David et Lauzier, dont le premier seul était prêtre. Les trois autres entrèrent au collège d'Ottawa, où, tout en terminant leurs études thélogiques, ils firent la classe aux petits enfants.



Une longue carrière à vol d'oiseau

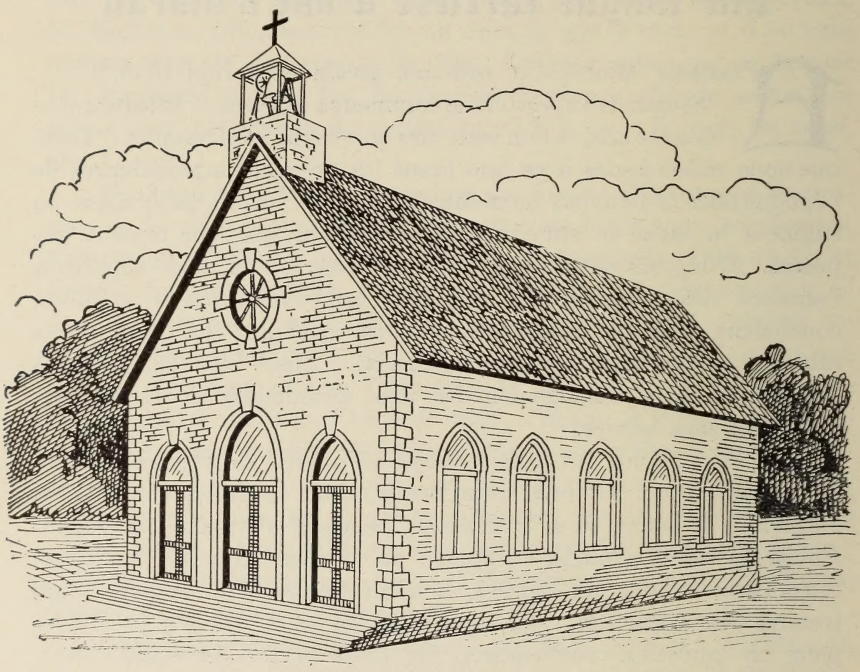
François Michel fut ordonné prêtre le 29 Juin 1854. Sa carrière apostolique commença aussitôt. Elledura cinquante ans, et l'on peut dire qu'elle fut bien remplie. Lorsque nous réfléchissons à ce que firent les premiers missionnaires de l'époque nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris qu'ils aient pu suffire à la tâche et survivre aux privations qui leur étaient imposées. Toujours en courses, surtout l'hiver où la neige supplée à l'absence des chemins, ils visitaient leurs nombreuses colonies, couchaient dans de misérables cabanes, souffrant du froid, de la faim, et du contact des gens grossiers. Aussi bien les pauvres catholiques leur témoignaient-ils une reconnaissance et un dévouement sans bornes.

Le Père Michel fut donc envoyé en qualité de vicaire au curé de Buckingham. Le bon Père Brady, dont la carrière avait été longtemps si active et si fructueuse, penchait alors sur son déclin. Epuisé, presque aveugle, incapable de voyager, chargé d'un territoire vaste comme un diocèse, il avait besoin d'un vicaire d'une trempe peu commune. Au bout d'un an le P. Michel, jugé mûr pour un ministère indépendant, fut placé le 1er septembre 1855, à Cumberland, dans l'Ontario. La mission comprenait les paroisses actuelles de l'Ange Gardien, de Masson, de Thurso, d'Orléans, de Sarsfield, de Rockland, de Clarence Creek, de Plantagenet, de Bourget, de South Indian et d'Embrun.

Après trois ans de ministère dans l'Ontario, le jeune prêtre fut nommé, 12 septembre 1858, à l'importante cure d'Aylmer. Il y devait rester quinze années.

La paroisse d'Aylmer venait de traverser une crise assez pénible. Après le Père Hugues, retiré à Chelsea en 1855, le P. Michel Lynch, son successeur, se vit obligé d'abandonner son poste et de

passer aux Etats-Unis. Le Père Farrel Hand qui vint ensuite, 5 septembre 1857, était un jeune irlandais plein de zèle qui, malheureusement, prit froid dans la chapelle de la mission d'Onslow et mourut prématurément. Telles furent les circonstances qui expliquent le rapide avancement de M. Michel.



La deuxième église d'Aylmer, première entreprise du P. Michel

Son premier soin, en arrivant à Aylmer, fut de bâtir une église, ou plutôt de terminer celle qui était déjà commencée. Il y parvint, non sans peine, car la dette était grosse et les fidèles manquaient de ressources. Il construisit à la même époque la première chapelle d'Eardley. Bientôt, à l'église il ajouta une magnifique sacristie qui servit d'église d'hiver. Tout cela a disparu aujourd'hui, car les édifices religieux d'Aylmer ont été par deux fois la proie des flammes.

Encouragé par ses premiers succès, le P. Michel conçut alors l'ambitieux projet d'établir un couvent de jeunes filles. Son ambi-

tion lui coûta cher. L'œuvre, en effet, était immense et disproportionnée aux moyens dont il disposait. Ses économies furent vite absorbées, une grosse dette fut contractée sur sa responsabilité personnelle, avec les déboires que connaissent bien tous ceux qui se sont trouvés mêlés à de semblables entreprises. Pour comble de malheur, il advint que le beau couvent, à peine terminé, 1867, fut détruit par un incendie.

Dans cette extrémité, le pauvre curé, réduit presque au désespoir, eut du moins la chance de vendre sa propriété et les murs de sa maison à la Congrégation des Sœurs Grises qui la rebâtirent et en firent le magnifique établissement que tout le monde connaît.

Grâce à cette heureuse circonstance et à la plus stricte économie, le P. Michel parvint à désintéresser tant bien que mal tous ses créanciers.

Mais cet homme têtu n'était point facile à décourager. Il pensa qu'après avoir pourvu à l'éducation des petites filles, le temps était venu de faire quelque chose pour les petits garçons. Cette même année 1907, trois Frères de la Congrégation des Viateurs furent installés à Aylmer.

Le malheur voulut que, quelques années plus tard, ces bons religieux, pour échapper aux tracasseries de certains commissaires d'école inintelligents, se soient crus dans la nécessité de quitter Aylmer, au grand regret de la population qui les estimait. Il était réservé au curé actuel de les rétablir dans ce poste.

Lorsque, le 21 décembre 1873, le P. Jouvent quitta la magnifique paroisse de Buckingham pour celle plus importante encore de Pembroke, Mgr. Guigues lui donna le P. Michel pour successeur.

Le P. Michel n'apporta donc pas à Buckingham d'autres trésors que son grand cœur. Mais son cœur il le prodigua, trente ans durant, sans compter, et sans faire acception de personnes ou de races. Ajoutons, pour être juste, que ses paroissiens ne furent point ingrats, et que tous, canadiens et irlandais, rivalisèrent à son égard de ce dévouement et de cet amour auxquels une âme sacerdotale est si sensible.

Comme tous les premiers missionnaires qui connurent la misère des vieux défricheurs le P. Michel avait horreur des dettes. Sa propre expérience l'avait d'ailleurs rendu timide; je dis cela pour expliquer comment cet homme d'œuvres passa plus de dix ans sans rien entreprendre. Il liquidait la situation antérieure, économisait dans le secret, au risque de passer pour mesquin, et préparait l'avenir.

Lorsque, enfin, il fut prêt, on vit ce dont il était capable. En 1890, Mgr. Lorrain, évêque de Pembroke, procéda à la bénédiction d'un temple magnifique, de style romano-bysantin, qui compte à juste titre parmi les plus beaux édifices religieux du diocèse.

L'église terminée, un presbytère modeste mais vaste fut édifié à distance convenable.

Restaient l'ancienne église et l'ancien presbytère. Le P. Michel, qui rêvait la fondation d'un grand collège commercial, y installa provisoirement, 1892, quelques Frères de l'Instruction chrétienne. Les travaux de construction de la maison définitive commencèrent presque aussitôt, et le bon curé n'eut point de repos qu'il ne les eût menés à bonne fin.

Pendant ce temps, les Sœurs Grises, prises d'une généreuse émulation, se résolurent à transformer leur école en une belle Académie qui ne fit pas trop mauvaise figure en face du collège des garçons. Chacun sait quel succès couronna leurs efforts.

Cependant le P. Michel se sentait vieillir et il éprouvait de l'inquiétude à la pensée du compte qu'il allait bientôt avoir à rendre à Dieu. Il avait toujours été charitable, mais, habitué à une vie modeste, les économies s'accumulaient fatalement dans sa bourse. Le temps lui parut arrivé de placer sa fortune dans la banque céleste qui ne redoute ni la rouille ni les voleurs. Il bâtit un hospice et dépensa son dernier sou.

Après quoi il quitta sa paroisse, malgré la désolation et les prières de ses chers enfants, 1901, et s'en vint, pauvre vieux cassé, demander un asile et du pain à l'Archevêque d'Ottawa.

On le nomma chapelain de l'hospice Saint-Charles. C'est là qu'il passa les dernières années de sa longue vie, au milieu des vieillards et des vieilles femmes qu'il aimait à taquiner et dont il était adoré.

Il mourut paisiblement le 24 mars 1910.

Peu auparavant il confiait à un intime qu'il ne laissait pas de quoi payer ses funérailles et faire célébrer des messes pour le repos de son âme. Il comptait sans doute sur la charité de ses amis. Son calcul ne fut pas trompé. Ses restes, transportés en grande pompe à Buckingham, y reçurent les honneurs funèbres. Le chapitre et le clergé du diocèse témoignèrent par leur présence la grande estime en laquelle ils tenaient leur doyen, et l'immense assemblée des fidèles attesta par ses larmes et par ses prières sa révérence et son amour.

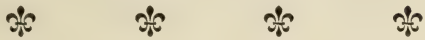
Epreuves du début

Il fallait des natures fortement trempées, au moral et au physique, pour entreprendre la desserte des missions qui formèrent le diocèse naissant d'Ottawa. Les distances à parcourir étaient longues, et les chemins souvent détestables ; les mœurs étaient plutôt rudes; les catholiques, longtemps privés de la présence habituelle du prêtre, n'avaient point toujours envers leur pasteur cette confiance qui naît d'un commerce habituel; l'ivrognerie était presque la règle chez les *voyageurs*; bref, les consolations étaient souvent médiocres, et les fatiques toujours nombreuses. Un curé décidé à faire œuvre de progrès moral ou matériel devait compter sur des obstacles toujours prêts à surgir, sans pouvoir s'appuyer sur les ressources que ses successeurs d'aujourd'hui trouvent dans un diocèse complètement organisé. Les confrères étaient éloignés, les communications difficiles, souvent le pauvre curé, après avoir déchargé son cœur dans le cœur de son évêque, se confiait à son étoile, c'est-à-dire à l'inspiration de son bon ange, et il se tirait de son mieux de ses embarras.

Un jour, le vénérable Monsieur Brady, prédécesseur immédiat de Monsieur Michel à Buckingham se plaignait à son évêque qu'un certain hôtelier riche et influent "était enragé contre lui depuis qu'il avait commencé la tempérance." D'autres fois, la jeunesse tapageuse donnait du tintouin aux gens paisibles, et ce n'était pas chose aisée de prévenir les désordres de la rue. Le même Père Brady demande un jour une dispense de trois bans de mariage pour éviter un *charee varee* (sic) qui ne manquera pas d'avoir lieu si les futurs sont mariés avec l'appareil ordinaire.

Avec cela, les ressources pécuniaires étaient plutôt maigres, car dîmes et casuel n'entraient pas volontiers. Tel curé, incapable d'entretenir la jument de la mission, demande à l'évêque ce qu'il doit faire de l'animal. En quittant Bytown pour Buckingham, en 1854, le jeune abbé Michel avait laissé une dette chez un marchand de chaussures. Le commerçant, ne trouvant plus son client à l'évêché, présenta sa note à l'économe. Celui-ci fit honneur à la dette, puis écrivit à M. Michel pour se faire indemniser. Le pauvre vicaire

fait des excuses, proteste qu'il avait bien l'intention de payer ce Monsieur V...., qu'il remboursera scrupuleusement le Père D...., mais... plus tard, car pour le moment il n'a pas le sou. Peut-être ses bottes étaient-elles usées lorsqu'il fut assez riche pour les payer.



La situation financière s'améliora assez rapidement , mais les relations avec les paroissiens furent longtemps encore une source d'ennuis.

Malgré l'énergie qu'avait déployée le P. Brady dans sa campagne de tempérance, M. Michel trouva encore à Buckingham un grand nombre de disciples de Bacchus. Evidemment, le nouveau curé allait à son tour combattre ce fléau. Il le fit d'abord avec une certaine prudence. Mais lorsqu'il eut acquis plus d'ascendant sur ses ouailles, il y alla plus rondement. Son bras vigoureux venait parfois appuyer les considérations morales et les coupables, ayant trouvé leur maître, se laissaient pousser ou conduire à leur domicile, et, peu à peu, aidés par la crainte de cette main de fer, ils venaient à résipiscence.

D'autres fois, on avait à faire à de fortes têtes. Dans un moment d'humeur, le cerveau monté par des griefs souvent imaginaires, des paroissiens chatouilleux saisissaient l'évêque de plaintes plus ou moins sérieuses contre leur curé. Parfois le mécontentement se manifestait de façon plus tragique.

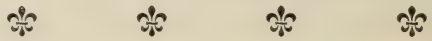
Une fois M. Michel, alors curé d'Aylmer, reçut l'ordre de faire les offices du dimanche suivant dans une mission encore sans curé, et où des difficultés locales agitaient les esprits. Le dimanche donc, à l'heure de la grand'messe, le curé arrive sans aucune méfiance. Or, il voit d'un coup d'œil que les choses ne sont point en l'état normal. La cloche ne sonne point, les portes de l'église, soigneusement fermées, sont gardées par une escouade de fidèles à la mine peu rassurante; le bedeau, qui ne se montre pas, garde les clefs par devers lui. Bref, c'est une grève générale. Que faire? Fort de son droit et des ordres de son évêque, le Père Michel ne pouvait capituler sans encourager le désordre.

Mais ce n'était pas tâche facile que de réduire une foule ainsi montée. Il y parvint cependant. Et le lendemain, dominant son

emotion, il écrivait à l'évêque ce compte-rendu laconique: "Tout s'est assez bien passé, sauf quelques mots un peu forts échangés avant la messe à la porte de l'église."

Un peu forts, en l'occurrence, était sans doute une épithète plutôt faible.

On le voit, ce n'était point des timides qu'il fallait alors au diocèse d'Ottawa. Monsieur Michel, enfant des Alpes, montagnard robuste et obstiné, était bien l'homme de la situation.



Alors qu'il était curé d'Aylmer, le Père Michel eut du fil à retordre avec les fervents de l'art chorégraphique. Il n'aimait pas la danse, et ne se faisait pas faute de le laisser savoir à ses paroissiens. Pourtant les bals faisaient rage à Aylmer. Le pauvre curé avait beau tonner du haut de la chaire, il y perdait son latin. Mais le Père Michel n'était pas facile à décourager : "S'il le faut, se dit-il, on prendra les grands moyens, mais on arrêtera tous ces gigueurs."

Or, un soir d'été, il entend de son presbytère des bruits qui lui paraissent suspects. Il doit y avoir chez le deuxième ou troisième voisin nombreuse et joyeuse compagnie. Graduellement le son des voix se fait plus intense, bientôt les vibrations du violon dominent les autres bruits, des ombres passent rapides sur les fenêtres éclairées. Plus de doute. Voilà des paroissiens qui font fi des avertissements du curé, c'est le moment de faire un exemple.

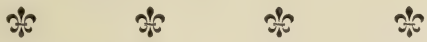
Et, d'un pas résolu, le Père Michel va droit au repaire des délinquants... La gigue battait son plein, le *violonneux* râclait avec frénésie sur son antique instrument, les couples nombreux et encore alertes évoluaient avec un bel entrain....

Tout à coup la porte s'ouvre brusquement... et le Père Michel s'amène.

Inutile de décrire la scène qui suit une apparition si peu attendue. Si on aimait beaucoup le curé, on le craignait aussi un peu. Son irruption à ce moment avait une signification sur laquelle il était impossible de se méprendre : c'était un épilogue tout naturel, quoique un peu tragique, au prône du dimanche.

Point ne fut besoin de beaucoup de paroles pour saisir l'intention

du pasteur. Mais pour assurer un entier succès à sa démarche, le trouble-fête va droit au *violonneux*, lui arrache l'instrument qu'il réduit en miettes, en ajoutant ce conseil plutôt impératif : "Mon ami, tu ne joueras plus du violon."



Ce fait ne porte point la marque d'un autre âge. Ils sont nombreux encore les prêtres auxquels un zèle et une piété reconnus de tous confèrent semblable autorité. Et en dépit de certaines théories ombrageuses cette autorité s'exerce presque toujours pour le plus grand avantage des fidèles. Ce récit n'aurait donc rien de bien intéressant s'il se terminait là. Les épisodes de ce genre furent multiples dans la longue carrière du chanoine Michel. Celui qui précède était complètement oublié, lorsqu'il fut rappelé de façon imprévue au principal acteur. L'ancien curé d'Aylmer était alors à Buckingham. Un jour, il remontait, du Bassin au village, et à pied, suivant sa coutume, ce chemin pittoresque qui longe la rivière du Lièvre. En route, il croise une escouade d'employés occupés à diriger les billots vers le Bassin. Il leur adresse un salut collectif en réponse à leurs coups de chapeaux. Mais l'un des hommes sort des rangs, s'avance de quelques pas et envoie un "*bonjour*" plus expressif, en ajoutant: "Père Michel, ne me reconnaissez-vous pas?— Mon ami, répond le prêtre, j'ai pu vous rencontrer quelquefois, mais je ne m'en souviens pas. — Avez-vous donc oublié, Père, le *violonneux* d'Aylmer? Vous rappelez-vous qu'après avoir mis mon instrument en pièces, vous me dîtes : Tu ne joueras plus du violon? Vous avez dit vrai, Père. Alors même que j'en aurais envie, je serais incapable de conduire l'archet comme autrefois. Voyez ce doigt." Et il montrait le majeur de la main droite dont les phalanges étaient raides depuis la soirée du fameux bal.

Aux yeux de l'ex-musicien, l'avis du P. Michel avait pris le caractère d'une prédiction, dont il supportait les effets sans en garder rancune.

Physionomie du Père Michel

Dire que la nature avait comblé le Père Michel de tous les dons serait peut-être exagérer. Les charmes physiques lui manquaient. Les Ecossais eussent gravé sur ses armes le chardon national; j'y mettrais plutôt la châtaigne de ses montagnes natales qui cache sous ses piquants un fruit savoureux. Ses cheveux hérissés, ses sourcils épais, son gros nez, sa face couturée, sa voix saccadée qui sifflait entre ses mâchoires fermées lui donnaient un air bourru peu rassurant. Il aimait à taquiner, à faire endêver ses vicaires, sans dépasser, toutefois, la limite où la plaisanterie devient cruauté. Il n'était point éloquent, loin de là; et, s'il m'était permis de taquiner à mon tour, je dirais que son manque d'éloquence l'aida merveilleusement à maintenir une parfaite harmonie entre ses paroissiens anglais et français. Il endormait également dans les deux langues.

Ceux qui le connaissaient savaient que derrière ce visage rébarbatif se cachait une âme d'élite. Il avait trouvé moyen, dans un milieu peu favorable, de cultiver son esprit et de se tenir au courant du mouvement intellectuel du siècle.

Observateur très avisé, d'une conception prompte et claire, le P. Michel avait tôt fait de découdre un personnage. D'un enfant précoce, tout fier de ses lauriers scolaires, il disait: "Puisse-t-il ne pas trop apercevoir sa couronne!" La crainte était fondée, car l'homme mûr n'a pas tenu les promesses de l'écolier. On m'a affirmé que, comme directeur d'âmes, M. Michel ne s'est jamais trompé sur la vocation des jeunes filles qui ont eu recours à ses conseils. Toutes celles qu'il a dirigées sur le couvent (elles sont nombreuses) ont persévéré.

Expression et pensée sortaient de ce cerveau aussi claires que 'eau de roche.

Mgr Duhamel consulta un jour son chapitre sur la meilleure méthode de percevoir les honoraires curiaux. Voici la réponse qui lui vint de Buckingham : "Je ne suis pas de ceux qui savent faire "rentrer le support. Je doute bien d'être de ceux qui pourraient "trouver un système qui aurait le double avantage de servir le curé "et de ne pas déplaire aux paroissiens." Il donne néanmoins

son idée, divisant les paroisses en trois catégories : paroisses de ville, paroisses de second ordre, et... les autres. Pour ces autres, qu'il estime de beaucoup les plus nombreuses, il prétend que la bonne et seule méthode de retirer le support, c'est de "faire comme l'on peut."

Cette solution, loin d'être une trivialité ou une vérité de La Palisse, accusait une vue très nette de la situation. N'est-ce pas que, aujourd'hui encore, un nombre respectable de curés n'ont d'autre méthode que celle du "fais comme tu peux?"

Ces qualités d'esprit, servies par une mémoire heureuse et une riche imagination, combinées, de plus, avec un caractère ouvert, ne pouvaient que rendre fort agréable le commerce du Père Michel. Sous un ton saccadé et un air bourru, il cachait (oh ! combien peu !) le tempéramment le plus jovial qui fut jamais. Tout lui était matière à plaisanterie, à commencer par ses propres défauts qu'il connaissait aussi bien que personne.

Un jour, il envoie à une mauvais adresse le rapport paroissial destiné à l'évêque. Mgr Duhamel, qui ne badinait pas en pareille matière, ne tarde pas à réclamer le document égaré. Et le curé, après avoir tout expliqué et demandé un nouveau blanc, ajoute avec bonhomie : "Veuillez continuer de m'être indulgent, Monseigneur, j'en ferai bien d'autres."

Il récidiva, en effet, et sur le même point. Cette fois, son excuse était d'avoir mis le blanc dans un coin et de l'y avoir laissé dormir trop longtemps."

Incapable d'échapper à ces distractions qui le guettaient sans cesse, il finit par en prendre son parti et à vivre avec elles en bonne intelligence, comme il faisait avec ses rhumatismes. Il prétend même les revendiquer comme un droit. Je commence "à être fier de mes distractions : Votre Grandeur voudra bien pardonner celle-ci comme tant d'autres, pour le passé, et tant d'autres à venir."

Son écriture presque illisible ne pouvait manquer de lui attirer des quolibets. Il en riait d'ailleurs tout le premier. A Mgr Duhamel, de séjour à Rome pour sa visite *ad limina*, il envoie, au bas d'une lettre sérieuse, ce post-scriptum réjouissant : "A défaut de curiosité canadienne, Monseigneur, montrez cette lettre : elle fera ouvrir les yeux." En effet, ce n'est pas les yeux fermés ni ouverts à demi,

je vous l'affirme, qu'on pouvait épeler le griffonnage en question. La mauvaise écriture, d'ailleurs, comme les distractions, défiait toute velléité sérieuse d'amendement. Le coupable s'en excuse parfois, avec promesse de *ne s'en pas corriger.*

Il expliquait à sa façon, qui était charmante, les bizarreries et les sautes de son humeur. "Je tiens, disait-il, de ma mère nourrice, car j'ai été allaité par une chèvre."

Mais ce n'était pas toujours dans son propre jardin que le Père Michel s'amusait à jeter des cailloux. Il voyait les faibles du prochain comme lès siens propres; et s'il se laissait taquiner volontiers par les confrères il ne se faisait pas faute de leur rendre, à l'occasion, la monnaie de leur pièce. Il ne dédaignait pas les calembours, et il lui arrivait de les réussir quelquefois.

Un jour, à la fin d'une conversation avec un certain monsieur Lyon, de ses amis, le curé se lève, et, soit pure fantaisie, soit histoire de clôre plaisamment une amicale discussion, il redresse sa taille, recule de trois pas, et fait mine de foncer sur son prétendu adversaire en lui criant ce défi : "Je ne recule pas devant un *lion.*" Le *lion,* ainsi provoqué, bondit sur ses pieds, prend son élan et se jette à son tour sur l'ennemi en rugissant : "Je ne recule pas devant un *canon* (chanoine)." La réplique était bonne. L'agresseur en convint et tous deux se payèrent un bonne pinte de franc rire. Ils l'avaient bien gagné.

Il goûtait fort les gais propos et les tournois de paroles où l'on donne et l'on reçoit de bons coups. Ses passes d'armes avec Monseigneur Duhamel, son ancien élève et son bon ami, sont mémorables.

"Père Michel, lui dit un jour celui-ci, lorsque vous m'écrivîtes votre dernière lettre vous deviez avoir les cheveux hérissés sur la tête."

— "C'est possible, Monseigneur, répondit-il. En tout cas je n'en dirai point autant de Votre Grandeur."

Sa Grandeur, en effet, portait perruque.

Il aimait passionnément à jouer des tours à ses amis...et aux autres.

Cela me remet en mémoire deux anecdotes caractéristiques de l'homme qu'on voudra bien me permettre de raconter.

Lorsque, en 1873, il fut nommé curé de Buckingham, le P. Michel, effrayé des dimensions de sa paroisse qui s'étendait jusqu'au pôle, s'en vint expliquer à Mgr Guigues que l'unique moyen de pourvoir aux besoins religieux des bûcherons de la Lièvre était d'installer un prêtre à demeure dans la mission de N.-D. du Laus, à cinquante milles au nord de Buckingham.

Le bon évêque l'écoutait en hochant la tête. — "C'est facile à dire : envoyez un prêtre. Mais quel prêtre acceptera de vivre en ces régions perdues?.. — "J'ai précisément votre affaire," répondit le P. Michel : "le curé de l'Ange Gardien. Il est jeune, zélé, vigoureux; il doit s'ennuyer dans sa bonbonnière. Il est, de plus, trop timide pour rien vous refuser."

L'idée parut lumineuse. Le pauvre ecclésiastique fut mandé incontinent et notification lui fut donnée de sa nouvelle destination. On devine aisément la consternation de la victime. Ecrasée par ce coup de foudre, elle se débattait en vain: — "Mais, Monseigneur, je souffre de rhumatismes." — "L'odeur des bois vous fera du bien, mon enfant." — Mais, Monseigneur, il n'y a pas même de chemins dans cet affreux pays." — "Vous économiserez voiture et cheval, vous n'aurez point de cahots à craindre sur la rivière." — "Mais, Monseigneur, je vais mourir de faim." — "Vous aurez en abondance chevreuils, perdrix, truites, dorés. Je vous envoie dans un pays de Cocagne." — "Mais je vais me damner; comment vivrai-je sans confesseur?" — Vous vivrez dans l'innocence de la forêt vierge, sous l'œil de Dieu. Vous vous confesserez à la retraite pastorale."

Ainsi l'évêque avait réponse à tout; et devant un tel parti pris il ne restait plus qu'à se soumettre. C'est ce que fit l'obéissant missionnaire. Il baissa la tête, demanda humblement la bénédiction de son chef attendri, et se retira, non sans garder rancune à son traître ami le P. Michel.

Il partit à l'automne, aux premières glaces. Mais la malechance le poursuivait. A peine avait-il fait quelques arpents sur la rivière que la glace se rompit et que cheval, traîneau, conducteur, missionnaire enfoncèrent. Des gens qui travaillaient par là volèrent à leur secours, les tirèrent de l'eau glacée, et les ramenèrent plus morts que vifs, transformés en statues de sel, au presbytère de Buckingham. Le P. Michel prodigua naturellement à son ami soins et con-

solations, le sécha à l'extérieur, l'inonda de punch à l'intérieur, selon l'usage, sans parvenir à le consoler.

Enfin, Dieu aidant, tout finit pas s'arranger. Le Père X... parvint sans encombre à N.-D. du Laus et s'installa de son mieux. Il y demeure encore après quarante ans, oublié des hommes, mais non de Dieu. Ceux qui voudront avoir sur cette histoire des détails vraiment authentiques pourront monter chez lui, ils sont assurés de sa cordiale hospitalité.

Nous avons eu sous les yeux un certain nombre de lettres du Père Michel, notamment sa correspondance avec l'archevêché d'Ottawa. C'est vivant de sève et de jeunesse, ça pétille comme du vin gaulois. Les lettres d'affaires même ne sont jamais banales; l'auteur y met un tour plaisant qu'il doit aux plus pures traditions françaises.

Invité un jour à accompagner l'évêque au Concile Provincial, il reconnaît l'honneur en ces termes : ''Il ne convient pas d'accepter les bonnes choses sans avoir l'air de faire une petite grimace; il ne faut cependant pas refuser les bonnes choses. Si Dieu nous prête vie, Monseigneur, je serai votre indigne, mais dévoué compagnon.''

Une fois, il envoie à l'évêché les componendes de l'année accompagnées de ce considérant : ''Comme il convient de faire ses Pâques (c'était au mois d'avril) sans avoir l'argent de son évêque sur la conscience, j'ai l'honneur de remettre à Votre Grandeur, etc...''

Appelé à remplir un certificat en faveur d'un jeune homme en quête d'une position, il trouve une question ainsi libellée : N.... *a-t-il été l'objet de poursuites?* A quoi il répond : De la part de la loi, jamais; de la part de sa mère, quelquefois.

A mesure que le diocèse grandissait, l'administration allait, suivant la logique, du simple au compliqué, les écritures se faisaient plus nombreuses et plus exigeantes. Il était naturel qu'un vieux curé, habitué au régime paternel des missions du début, supportât mal ce changement nécessaire''Il paraît qu'il faut toujours avoir le reçu. Dans le bon vieux temps, nous vivions quand même.'' Il proteste parler ainsi par pur badinage. Puis il ajoute : ''Je ne suis pas en bonne santé et je ne suis pas malade. Je ne suis pas fin et je ne me crois pas fin.''

Que dites-vous de ce dernier trait?

Un de ses projets de construction ayant été fort discuté, il affirme qu'il ne tient pas à son plan autant que Monsieur de Lesseps au percement de l'isthme de Panama.

"Ne serait-il pas mieux, disait-il une fois à l'évêque qui l'avait un peu taquiné, ne serait-il pas mieux d'avoir des prêtres qui font tout bien et de mettre les vieux de côté? J'avoue franchement que je ne suis pas au niveau de la nouvelle génération."

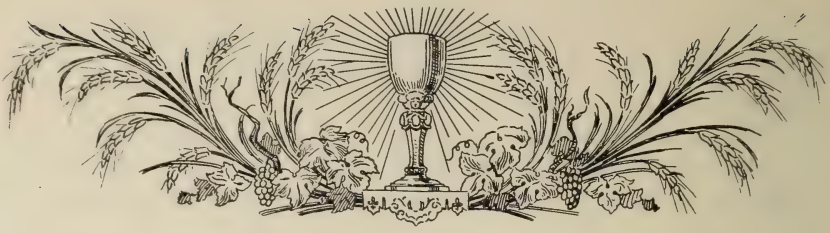
Cet aveu était sincère, à n'en pas douter. Elle était lancée, néanmoins, la petite malice à l'adresse des jeunes prêtres qui *font tout bien.*

Ecoutez cette autre : elle est délicieuse. Je l'ai trouvée dans la lettre de démission. Le curé, vieux et infirme, remet définitivement sa paroisse à l'évêque. Aux motifs sérieux, gravement exposés, vient s'en ajouter un qui forme le bouquet final. "J'ai l'espoir qu'en ce faisant je serai agréable à Votre Grandeur et au moins à *un membre* de votre bon clergé." Il songeait, on le devine, à son heureux héritier.

Voici, pour finir, une boutade.

M. Michel avait écrit, dans une lettre, *vire brequin.* Comment il fut amené, lui, curé, à nommer l'un des outils d'un honnête métier, il n'importe. Son correspondant releva avec un certain piquant l'orthographe incorrecte du mot, à quoi M. Michel répliqua: "*Ville-brequin, vilebrequin* et *vire brequin* sont une seule et même chose. Les gens sensés disent *virebrequin* parce que cet outil vire. *Vile* ne dit rien, quand même l'Académie ferait intervenir les quarante immortels pour démolir le bon sens d'un mot..." Et à la fin de la lettre, en manière de *post-scriptum* : "Nous dirons à l'avenir *vile-brequin.*"

Un esprit ouvert, une riche intelligence, un caractère franc et enjoué, tout cela ne justifierait pas assez le titre que nous avons donné à ces notes. Sans vouloir pénétrer dans l'intime de cette vie de prêtre, il nous reste à souligner quelques-unes des vertus qui rayonnaient d'un doux éclat autour de cette âme vraiment sacerdotale.



Le Saint Prêtre

Pour mener à bien tant d'œuvres difficiles, pour laisser à sa mort une mémoire si universellement vénérée, le Chanoine Miche devait être un prêtre selon le cœur de Dieu.

Sa piété, franche et solide, était exempte de scrupules. S'il faut mentionner le caractère spécial de sa dévotion, nous le trouvons dans un amour ardent et communicatif pour la Mère de Dieu. Les paroissiens parlent encore du cachet de piété qu'il savait donner aux exercices du mois de Marie. On sait avec quelle religieuse coquetterie il fit hommage à Notre Dame des paroisses dont il présida ou suscita la fondation. Notre Dame des Neiges, Notre Dame de la Salette, Notre Dame du Laus, Notre Dame de Pontmain portèrent successivement vers les régions du nord le nom et le culte de la Reine du Ciel. Ce fut une véritable peine au dévot serviteur de Marie de ne pouvoir obtenir un changement de vocable pour sa chère paroisse de Buckingham. Il se défendait de vouloir aucun mal à ce pauvre saint Grégoire, mais il eût été si fier d'offrir à la Vierge la plus belle paroisse du *Lièvre* !

⚜ ⚜ ⚜ ⚜

Sans qu'il y parût beaucoup, son austérité était celle d'un moine, et sa pauvreté avait quelque chose de franciscain. On rappela, dans son oraison funèbre, qu'un simple lacet lui tenait lien de chaîne pour sa montre. Il recevait bien, mais son mobilier était pauvre et sa table frugale. S'il eut parfois des démêlés avec ses gouvernantes, ce ne fut jamais au nom de son estomac. Tout lui était également bon, et l'on pouvait se demander parfois s'il possédait le sens du goût, tant il marquait peu de préférences !

Nous avons dit qu'il était parfaitement inhabile dans l'art de se ménager. Ses fatiques parfois excessives lui étaient matière à plaisanterie : les Français et les chiens, disait-il, s'accoutument à tout. Quand l'ouvrage devenait débordant, il s'y jetait tête baissée, quitte à montrer ensuite que bonhomme vivait encore.

Il prit un jour fantaisie à son vicaire de s'en aller la veille de la Toussaint. Le pauvre curé, resté seul, dut entendre en deux jours environ 600 confessions et faire tous les offices. Le lendemain, il écrivait à un ami : "Si vous espérez que je vais mourir vite, voilà de quoi vous jeter dans le désespoir."

Une fois pourtant, le ministère du carême, ajouté aux fatigues du jeûne, l'éprouva plus que d'habitude : "Je ne suis pas mort, écrivait-il à son évêque, mais c'est tout." Et sous la dictée de son corps qui demandait grâce il ajoutait : "On a beau dire, le carême est trop fort, quoique mitigé."

En dépit de la forme originale qu'elle revêtait, son humilité était sincère et profonde. Pour être un bon missionnaire, disait-il, il ne lui manquait que deux choses : le talent et la vertu. Il aimait rester inaperçu et rien ne lui déplaisait comme d'être mis en vedette. On lui demanda un jour quelques renseignements autobiographiques à l'intention d'un annuaire ou catalogue quelconque. Il ne put se retenir d'accompagner les données de sa réponse d'un petit commentaire plein d'ironique saveur : "Il est bon que l'heureux jour de la naissance des grands hommes passe à la posterité. C'est avec plaisir que je saisis cette occasion de donner une chance à mon jour de naissance et à mon nom de ne pas tomber dans l'oubli. Mon nom est ....."

On peut imaginer l'accueil que fit ce modeste à sa promotion au canonicat.

Monseigneur Duhamel avait son idée arrêtée : il lui fallait le curé Michel pour son chapitre ; mais l'humble prêtre ne se laissa pas faire sans résistance. Il se déroba aussi longtemps qu'il put le faire sans déplaire gravement à son évêque : "Il y a longtemps que j'ai considéré ce que je pouvais retirer pour mon âme de la

dignité de chanoine. Je puis assurer Votre Grandeur que je me sens plus effrayé qu'attiré..... Assuré que je n'encourrai pas les effets d'une désobéissance, je renouvelle à Votre Grandeur l'expression du désir que j'ai de rester ce que je suis. C'est déjà beaucoup trop : 35 ans de ministère sacerdotal avec toutes les incapacités .....sont plus que je ne puis porter. Je sens ce fardeau m'écraser."

Il fallut de nouveaux assauts pour vaincre cette opiniâtre modestie. La crainte de contrister un supérieur aimé eut enfin raison de tous les scrupules : "Votre Grandeur insiste tant et avec tant de bonté pour faire de moi le *Chanoine malgré lui* que je me vois vaincu : *Fiat.*

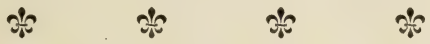
Avec ces dispositions qui formaient un des traits les plus accusés de sa physionomie morale, comment le Père Michel put-il se résoudre à prendre un jour la plume dans le dessein de parler de lui-même? J'avoue avoir éprouvé un premier mouvement de surprise en présence d'une manière d'autobiographie de six pages, écrite en 1901. Un second coup d'œil m'a convaincu de façon évidente que ces lignes furent écrites sous la pression d'une amitié à laquelle ou ne résiste pas ou, plus probablement, sous l'impulsion d'un grave motif d'intérêt général ou d'un désir formel équivalent à un ordre. Tout y est contraire à la façon ordinaire de l'écrivain. La notice, sans titre aucun, débute à la troisième personne, comme écrite par un tiers : *Né en* 1828, *il perdit son père* etc. C'est le genre impersonnel d'une chronique. Il est vrai que dix lignes plus bas cette feinte s'évanouit (il savait si peu feindre, ce fils des claires Alpes !) et que l'auteur s'y met bravement en scène.

A vrai dire, il y parle de lui aussi peu que possible, mais il trouve moyen de plaisanter encore à son détriment, suivant son habitude invétérée. Il conte qu'un sien oncle, voulant faire de lui un écrivain, lui donna un professeur de calligraphie, lequel perdit une année de sa vie à former cette belle écriture qui devait faire, hélas ! le tourment de plusieurs.

Plus loin, il énumère ce qui lui manquait à ses débuts dans son

outillage de chapelain des chantiers et de missionnaire des *hauts* : manier l'anglais, le montagnais, le celtique d'Irlande, chausser patins et raquettes, tout cela eût été d'un grand secours, mais tout lui manquait, dit-il : "anglais, patins, raquettes, gaélic, sauvage, et mille autres choses sans lesquelles il fallait me rendre utile et même agréable "

Le document qui nous occupe accuse une application peu habituelle à l'auteur. L'écriture ne couvre qu'une moitié de la page, une symétrie relative règne à travers les mots et les lettres, on voit un effort évident de se rendre lisible. Bref, tout indique une pièce destinée à sortir de l'intimité. Qu'il dut en coûter au modeste curé de s'atteler à pareille besogne ! Ne dit-on pas qu'un jour, obéissant à un irrésistible mouvement de défiance, il brûla impitoyablement un certain nombre d'écrits le concernant? Un rapporteur en quête de renseignements lui avait demandé quelques détails personnels, avec la permission de parcourir certaines écritures. Le visiteur fut traité avec une parfaite courtoisie, mais le résultat de son enquête fut plutôt maigre. Et après son départ, le curé, dont la méfiance venait d'être ainsi mise en éveil, sacrifia les papiers indiscrets qui pouvaient un jour ou l'autre le mettre inutilement en évidence. Ce geste d'incendiaire engendra-t-il des scrupules ? est-ce à un remords tardif que nous devrions les quelques lignes écrites peu après par manière de réparation? Certes, c'eût été un beau tour à jouer au P. Michel que de lui imposer une telle pénitence ! Pénitence ou non, la corvée fut vite interrompue. Le récit finit brusquement par l'histoire de "ma première conversion." En somme, c'est une assez pauvre aubaine pour le chroniqueur et qui ne l'empêche pas de regretter amèrement les papiers brûlés.



Nous clôrons cet article par une nouvelle anecdote. C'est moins l'humilité que l'esprit gaulois qui en fait les frais, mais il n'importe. Nous laissons la parole à notre héros lui-même. Il raconte à sa façon le résultat inattendu de son premier sermon anglais à Buckingham :

"J'étais installé depuis quelques semaines chez le curé Brady, qui m'avait accueilli avec son plus aimable sourire et son meilleur français. Le cœur était riche, mais la maison était bien pauvre et la ménagère ne faisait point de prodiges. Elle en avait fait peut-être alors qu'elle n'avait pas encore soixante-dix-neuf ans. Cependant on réussissait tant bien que mal à ne pas mourir de faim ni de froid.

"Les premiers dimanches se passèrent sans incident notable. Mais voici qu'un beau samedi mon vénérable curé me signifie d'avoir à donner le lendemain mon premier sermon anglais. Cet ordre ne me procura pas une joie extraordinaire. Enfin, coûte que coûte, il fallait bien s'exécuter,

"Donc, le dimanche, à la grand' messe, après une préparation assez sommaire, je monte en chaire, non sans quelque appréhension, et pas plus crâne qu'il ne fallait. Je me rassurais quelque peu en songeant que je faisais acte d'obéissance et que, d'une façon ou de l'autre, le résultat ne pouvait qu'être glorieux pour Notre-Seigneur. Quant à l'auditoire et au pauvre vicaire, advienne que pourra !

"Dévotement, gravement, je fais le signe de la croix. D'un ton assez assuré, je déroule les syllabes de mon texte, sans oublier chapitre ni verset. J'enfile assez bien les premières périodes. Bref, je suis content de ce début, et je me vois déjà en assez bonne place dans l'estime des paroissiens. Mais j'étais loin de prévoir, dans mes rêves ambitieux, l'effet foudroyant qu'allait avoir mon discours !

"J'étais en chaire depuis deux minutes à peine qu'un orage d'une violence inouie s'abat soudain sur la contrée. Les éclairs et les grondements du tonnerre se suivent, sinistres. La grêle fouette les vitres de la chapelle, le vent fait rage et la pauvre grange vermoulue qui sert d'église depuis 20 ans gémit tristement et branle sur ses bases.

"Dès les premiers roulements de la foudre, mes auditeurs n'écoutaient déjà plus que d'une oreille. A mesure que le tapage augmentait, leur attention diminuait, et je pouvais lire sur leur visage les marques d'une inquiétude qui allait grandissant. Mais quand la tempête arrive à son comble, que les grêlons brisent les vitres, que le vent déplace l'axe de gravité de la chapelle prête à

faire la culbute, alors, d'un accord unanime, sans faire de révérence à l'autel, sans saluer le célébrant ni l'orateur, les fidèles gagnent la porte et se sauvent chez eux, dans l'espoir d'y trouver un abri plus sûr et pour veiller à leur bien menacé.

"Mon curé, qui était quelque peu fermier, ne fut pas le moins éprouvé. Sa grange, une assez belle grange, ma foi, fut jetée à terre par le vent. Il avait aussi un *moyen* troupeau de ces intéressantes bêtes auxquelles les démons jouèrent un si vilain tour,avec la permission du Seigneur. Les siennes ne se jetèrent pas dans la mer, car la mer est trop loin de Buckingham, mais elles prirent la clef des champs, et durant deux grandes journées ou les vit errer dans les concessions des alentours.

"Et voilà, concluait le Père Michel, l'effet de mon premier sermon anglais."

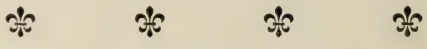
L'Aimable Confrère

La vertu d'un prêtre trouve son criterium le plus sûr dans les rapports de ce prêtre avec ses supérieurs et ses confrères. Plus il est saint, plus il témoigne d'estime, de dévoûment, de bonté à ses frères dans le sacerdoce, plus il montre de soumission et de respect à son évêque.

Il est des prêtres qui doivent conserver précieusement, dans le coin le plus intime de leur âme , le souvenir du bien que leur a voulu ou que leur a fait le Père Michel. Tous ceux qui ont eu, ne fût-ce qu'une fois, recours à ses conseils ou à son hospitalité, savent avec quelle délicate générosité il prodiguait l'une et les autres.

Un prêtre sans poste fixe se laissait héberger depuis quelques mois par la charité du curé de Buckingham. Il prenait très ponctuellement les soins et le repos exigés par une santé jadis précaire. Les forces maintenant revenaient à vue d'œil, mais le convalescent ne parlait ni de travailler ni de déraper. En semblable occurrence, plusieurs eussent amorcé une promotion quelconque ou simplement donné congé à un hôte plus ou moins importun. Point ne le fit M. Michel . Il se déclarait radicalement incapable de fermer sa maison à un confrère.

A mesure qu'il avançait en âge, il se regardait un peu comme le père des jeunes prêtres de son entourage et en particulier de ses vicaires. L'un de ces derniers disait : Le Père Michel m'appelle *his boy*, et j'en suis fier.



Les relations de ce prêtre avec son évêque avaient quelque chose de particulièrement touchant. Une familiarité de bon aloi, toute faite d'estime mutuelle et de cordiale affection, lui permettait ces joutes verbales dont nous avons donné plus haut quelques specimens. Or, il arrivait parfois que le trait, au lieu d'effleurer légèrement l'épiderme, pénétrait quelque peu dans les couches sensibles du tissu, et amenait un pli sur le front épiscopal. Le coupable, alors, se le reprochait comme une faute, et il en demandait pardon, comme eût pu le faire un jeune séminariste. Et alors même qu'il ne trouvait trace en sa conscience de nulle apparence de peccadille, ce lui était un poids intolérable d'avoir causé la moindre peine, même involontaire, à son supérieur.

Au cours d'un entretien sur une construction en projet, l'évêque, soit simple fatigue physique, soit ennui dérivé d'une affaire toujours compliquée et souvent épineuse, avait l'air un peu maussade. De retour à son presbytère, le curé bâtisseur fait un petit examen sur lui-même. Mais il a beau se fouiller la conscience, il n'y découvre rien de criminel. Il écrit toutefois, et sur l'heure : "J'ai trouvé Votre Grandeur triste. Si j'ai peiné Votre Grandeur, j'en demande pardon en protestant que je ne veux que ce que vous voulez. Au reste, vous savez que je dis bien des paroles qui paraissent plus malignes qu'elles ne sont réellement."

Avec une simplicité d'enfant et une foi profonde, ce vénérable prêtre demandait, à l'aurore de chaque nouvelle année, la bénédiction de son évêque. Et il y tenait assez pour se donner la peine d'écrire tout exprès une lettre de bons souhaits. Ce n'est point une banalité pour un vétéran octogénaire que de dire à son évêque, un peu moins âgé que soi : "Le plus petit de vos serviteurs vous demande très humblement une bénédiction comme les bons enfants canadiens à leur père le premier jour de l'an," ou bien : "Je veux être des premiers à demander la bénédiction de mon évêque. C'est canadien, et c'est beau cette bénédiction du père que reçoivent humblement les enfants."

Mgr. Duhamel ne se méprenait point sur la valeur d'un tel auxiliaire. Quoique d'un tempérament fort différent, et malgré les heurts qui en résultaient parfois, il n'eût voulu pour beaucoup être privé de ses services.

Une première fois, alors qu'il était encore assez ingambe, le curé de Buckingham, se croyant inférieur à la tâche, résolut spontanément de se démettre : "Je ne veux pas accepter votre démission, lui répond aussitôt l'évêque, car je n'aurais pas à envoyer à Buckingham un prêtre en qui je puisse avoir plus de confiance qu'en vous."

Et lorsque, quinze ans plus tard, le vieux prêtre, pressé par d'invincibles scrupules, remet à nouveau et avec de nouvelles instances sa paroisse aux mains de son chef, celui-ci, n'osant pas torturer plus longtemps cette délicatesse, accorda la retraite demandée, mais ce fut à son corps défendant, et peut-être les larmes aux yeux qu'il permit au vaillant soldat de déposer les armes et de prendre rang parmi les invalides de l'armée du Seigneur.

Le Bon Pasteur

Le langage chrétien, s'inspirant des saints Livres, donne à tout prêtre chargé des âmes le nom et les attributs d'un pasteur. De ces bergers surnaturels, l'Evangile nous trace, d'après le modèle du Christ lui-même, un magnifique portrait qui est dans toutes les mémoires. Un ministre sacré sera un dispensateur d'autant plus fidèle des mystères de Dieu qu'il réalisera de plus près le prototype divin du Bon Pasteur.

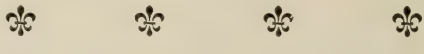
Telle était bien, semble-t-il, l'ambition du Père Michel. La charge d'une paroisse était à ses yeux un fardeau redoutable et sacré; dans ses subordonnés, il voyait avant tout des âmes à conserver, à ramener, à sanctifier. Et parmi ces âmes, c'étaient les plus nécessiteuses qui avaient ses préférences. Avec un cœur moins apostolique, il eût réservé ses fatigues et sa sollicitude aux chrétiens dociles et dévots : C'est une tentation bien naturelle, en pays de foi intense, de se laisser absorber par les travaux ardus, mais consolants, d'un pieux ministère, et de négliger quelque peu les âmes malades ou égarées : "Après tout, dira-t-on, s'il en est qui veulent absolument se damner, c'est leur affaire."

Tel n'était point le langage du Bon Pasteur. Telle n'était point non plus la logique du prêtre selon Dieu qu'était le curé Michel.

⚜ ⚜ ⚜ ⚜

Malgré ses instances réitérées, l'une de ses paroissiennes avait contracté un mariage qui eut des conséquences désastreuses pour sa foi. C'était prévu. Or, bien loin de laisser la malheureuse à sa folie, et en dépit d'un premier échec, le père gardait toujours ses bras tendus vers l'âme prodigue : "Je n'ai pas *encore* obtenu d'elle de s'approcher" disait-il quelques semaines plus tard. Ce retour espéré, quelque chose m'avertit qu'il lui fut accordé. Un zèle si apostolique ne pouvait être déçu.

Parlant d'une chute déplorable, il écrivait un jour : "X.... n'a pas perdu la foi ..... Avec du soin on le ramènera à l'état primitif." Heureux ami ! ! Il put voir à son aise cet espoir réalisé. Ce fut sans doute une des plus grandes joies de sa vie et l'une de ses plus belles récompenses en ce monde.



A Buckingham vivait depuis bien des années un de ces Canadiens apostats dont l'histoire rappelle étrangement celle de l'enfant prodigue, moins la conversion finale.

Parti tout jeune de sa paroisse, en bas de Québec, il avait fait fortune, s'était marié avec une protestante, et fréquentait l'église d'Angleterre.

Le P. Michel, poussé par un secret instinct, au lieu de traiter l'apostat avec le mépris qu'il méritait, ne manquait jamais, quand il le rencontrait sur son chemin, de lui adresser quelques paroles bienveillantes. Ce procédé qui lui était familier lui réussit plus d'une fois.

Quoi qu'il en soit, il convertit notre homme. Quelques jours avant de mourir celui-ci manda le P. Michel, se confessa pieusement, reçut les dermiers sacrements en pleine connaissance, et s'éteignit dans les plus vifs sentiments de foi et de repentir.

La nouvelle, comme on pense, fit grand bruit dans Landerneau. Tandis que les catholiques se réjouissaient les protestants enrageaient et *donnaient des noms* au P. Michel. Vainement se présenta-t-il à la demeure du défunt, on lui ferma la porte au nez, et la famille fit au pauvre pécheur converti des funérailles protestantes.

Le P. Michel s'en tira de son mieux. Il célébra gratuitement un service, *absente corpore,* auquel toute la paroisse assista, et se contenta de dire en guise de protestation : "Ils nous ont pris le corps, mais l'âme nous reste."

C'était au tour des catholiques d'enrager, du P. Michel surtout. On l'entendait grommeler dans son jardin, on devinait à la lueur mauvaise de ses petits yeux qu'il méditait une revanche. Or, la vengeance arrive sûrement, tôt ou tard, à qui patiemment attend son heure.

Un jour, le bruit se répandit que la petite vérole avait fait son apparition dans les chantiers de la Lièvre.

Chacun sait quelle épouvante cette affreuse maladie inspire aux anglais protestants. Elle leur enlève complètement leur beau sang-froid et les affolle au point qu'ils en oublient parfois les lois les plus élémentaires de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, voilà qu'un beau matin un canot de voyageurs descendit à Buckingham en quête d'un ministre qui voulût bien monter avec eux dans un *camp* où l'une de ses ouailles se mourait. Le pauvre ministre n'osa pas refuser et partit en tremblant. Mais à mesure qu'ils avançaient, sa terreur s'accroissait et lui enlevait graduellement son courage. Lorsque, enfin, ils débarquèrent auprès de la misérable cambuse où gisait le malade, l'infortuné clergyman, sourd aux instances de ses compagnons qui le pressaient d'entrer dans la chambre, alla se poster à la fenêtre d'où il put contempler en frémissant la face horriblement tuméfiée du patient. Il lui adressa alors, à distance respectueuse et sous l'abri du cristal protecteur, des paroles pleines d'onction: "Mon cher frère, criait-il, Dieu vous éprouve, mais ayez confiance en sa merci. Le sang du Christ Jésus lavera tous vos péchés. Ayez seulement la foi!"

Pendant qu'il s'escrimait ainsi de son mieux, l'Ecossais tourné vers la fenêtre lui faisait désespérément signe d'entrer. Le ministre s'excusa. "Je ne puis entrer, dit-il, j'ai une femme et des enfants auxquels je me dois. Vous rempliriez cette chambre d'or et d'argent que je n'entrerais pas. D'ailleurs c'est bien inutile. Ayez confiance dans la bonté du Christ et vous serez sauvé."

Après ce beau discours, et croyant avoir sans doute accompli tout ce qu'on pouvait décemment exiger de lui, le malheureux prédicant assez piteux s'éloigna.

Dans la salle, la foule des bûcherons, accourus autour du lit de leur camarade, manifestait son indignation en termes peu mesurés, et les blasphèmes remplaçaient les prières. Parmi ces hommes il y avait des catholiques. "Ah!, s'écria l'un d'eux, si j'étais malade, ce n'est pas le P. Michel qui aurait peur d'entrer ici."

Le malade l'entendit. D'une voix éteinte il répondit : "Allez chercher le P. Michel, je veux voir un prêtre catholique."

A peine avait-il prononcé ces mots que deux hommes sortirent de la cabane et coururent à la cantine du chantier. Puis prenant à la hâte du tabac, une gourde, quelques tranches de lard, du pain, etc., ils se jetèrent dans un canot.

La distance était longue du chantier à Buckingham, mais le courant était rapide et le temps pressait. Nos rameurs nagèrent toute la soirée et toute la nuit, franchissant les portages, sautant les rapides, sans prendre un instant de repos.

Lorsqu'ils arrivèrent à Buckingham, le P. Michel, sa messe dite, rentrait au presbytère pour déjeuner. Nos deux voyageurs, tournant leurs chapeaux dans leurs mains, lui firent connaître le motif de leur ambassade. A mesure qu'ils racontaient leur histoire la figure du prêtre devenait radieuse et ses yeux pétillaient de malice. Quand ils eurent fini : "Entrez, mes enfants, s'écria-t-il, vous allez prendre un bon repas, puis vous irez vous coucher; et dormez sans crainte. A midi je vous réveillerai."

Ainsi fut fait. A midi, ces hommes de fer, regaillardis et joyeux, munis d'abondantes provisions, s'embarquèrent avec le P. Michel dans leur canot.

Le voyage fut pénible; la barque était alourdie, on remontait le courant; mais ni les bras ni les cœurs ne faillirent. En chemin on rencontra le ministre qui détourna la tête.

Cependant dans le camp un silence anxieux régnait. Le moribond concentrait tout ce qui lui restait de vie dans ses yeux lesquels étaient rivés sur la porte fermée; et les assistants s'étonnaient qu'il durât si longtemps.

On dit qu'une forte espérance, qu'un ardent désir entretiennent notre flamme presque éteinte et retardent la venue de la mort. Quoi qu'il en soit, la Providence dont les dessins miséricordieux sont inscrutables peut bien commander au trépas et sauver un pauvre protestant qui l'implore dans la profondeur des forêts.

Enfin, au temps calculé par ces gens qui connaissent les distances et qui savent ce qu'un homme peut faire, voilà que soudain un cri retentit. Un soupir de soulagement s'exhala de toutes les poitrines, le malade lui-même tressaillit. Bientôt des pas lourds firent vibrer

le sol, la porte s'ouvrit brusquement, le P. Michel parut, les assistants s'agenouillèrent.

On devine le reste de l'histoire, car nous en connaissons tous de pareilles en ce pays. Le protestant touché par la grâce fut baptisé sous condition, reçut les sacrements en pleine connaissance et mourut presque aussitôt. Rien que d'ordinaire en tout cela.

Mais l'extraordinaire était la joie malicieuse du P. Michel qui tenait sa vengeance et triomphait.

Son voyage de retour fut charmant, quoiqu'il n'en ait gardé qu'un souvenir confus à cause de la fatigue.

Je m'imagine qu'en passant sous la *High Fall* il vit les embruns de la grande chute irradiés d'arcs-en-ciel, qu'il entendit le *Weep poor Will* chanter *Blessed be God*, et que les gouttes de rosée dont l'aspergeaient les grands arbres lui semblèrent de l'eau bénite.

Dans les questions de finances, souvent si épineuses, il avait horreur de cette intransigeance sévère où viennent parfois achopper et se briser des consciences fragiles. Franchement il inclinait vers la douceur, le jugeant plus évangélique et plus sage. Si ses droits personnels étaient seuls en cause, la difficulté était résolue d'avance. Dans les cas moins aisés, il savait manœuvrer de façon à épargner aux âmes des tentations dangereuses tout en sauvegardant les principes nécessaires.

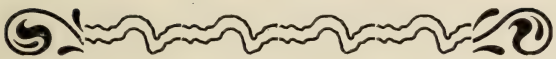
Un jour il s'agit d'une dispense de consanguinité. Le père du futur est protestant. Le jeune homme, quoique membre de l'Eglise catholique, a subi fatalement l'influence paternelle, et il est prudent de le ménager. Le curé supplie son Ordinaire d'user de toute l'indulgence possible pour les componendes : "Une contrariété avec ces gens qui ne sont pas très fervents catholiques pourrait avoir des effets regrettables." Il ajoute, par manière d'excuse, qu'il n'entend pas *dicter* à son évêque. Il ne *dictait* pas, il suggérait. La suggestion fut acceptée, et la chancellerie

remise de la taxe, toujours onéreuse, on le sait, à quiconque doit acquitter.

Une autre fois, n'ayant pas cru pouvoir exiger l'amende prévue pour une dispense de temps prohibé, il donne après coup cette explication un peu.....normande : "Gury dit que le concile de Trente n'interdit que les noces pompeuses. Celle-là n'était pas pompeuse, et de plus je n'avais que très peu de temps.... L'époux est descendu du chantier et devait repartir le même soir."

Dans un mariage mixte, l'époux hérétique ne consent pas à signer les promesses ordinaires : "Monseigneur, dois-je refuser net (d'assister au mariage) ou éluder la difficulté? Je croyais qu'un mariage devant le prêtre aurait un certain effet."

Un esprit autrement fait eût tenu pour le règlement quand même, advienne que pourra des imprudents. Le Père Michel estimait que les lois humaines, autant du moins que le sabbat, lequel est d'institution divine, sont faites pour l'homme et non l'homme pour les lois.



Le Père de Famille

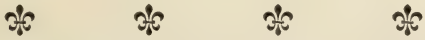
D'après tout ce qui précède, on peut se figurer la nature des rapports du curé Michel avec ses paroissiens. Rien dans son ministère ne sentait la raideur d'une administration hautaine et bureaucratique. Il administrait, certes, ses œuvres en témoignent, mais avant tout et par-dessus tout, il aimait. Buckingham formait une famille dont il était le père. Il s'intéressait à tout et on lui en reconnaissait le droit. Il surveillait et encourageait les progrès matériels des paroissiens; au besoin il dispensait les conseils de sa longue expérience. Il félicitait le marchand du coin de briqueter son magasin ou de peindre à neuf sa résidence, et poussait un fermier entreprenant à rebâtir ses granges ou doubler son bétail.

Sa façon ordinaire de témoigner son estime était de taquiner ses amis. Aux jeunes, il pinçait volontiers les oreilles ou donnait largement de retentissantes chiquenaudes. Et alors même qu'on demandait grâce, on était fier de ces marques d'intérêt. Dans une séance scolaire, les élèves chansonnaient ainsi leur curé :

Il vous tire par l'oreille
Et vous claque sur le nez.

Ce n'était point pour s'en plaindre, car la chanson finissait sur cette aimable gageure :

S'il nous arrache l'oreille
Nous donnerons nos cheveux.



Une affection vraie et solide appelle la réciproque. De plus, bien loin de s'user aux frottements de la vie quotidienne, elle gagne à vieillir. Les paroissiens de Buckingham, sûrs des sentiments de leur curé, le payaient largement de retour. Leur vénération et

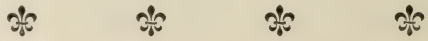
leur confiance étaient un véritable culte. Ils soupçonnaient que ce prêtre si pieux et si zélé avait un large crédit ouvert aux Comptoirs éternels. Et ils en attendaient toute sorte de bienfaits, y compris les plus rares.

Monsieur Michel était retiré à l'Hospice St Charles, mais ses ex-paroissiens le regardaient toujours comme leur père, et venaient à l'occasion le réjouir de leur sympathie et lui conter leurs joies et leurs peines.

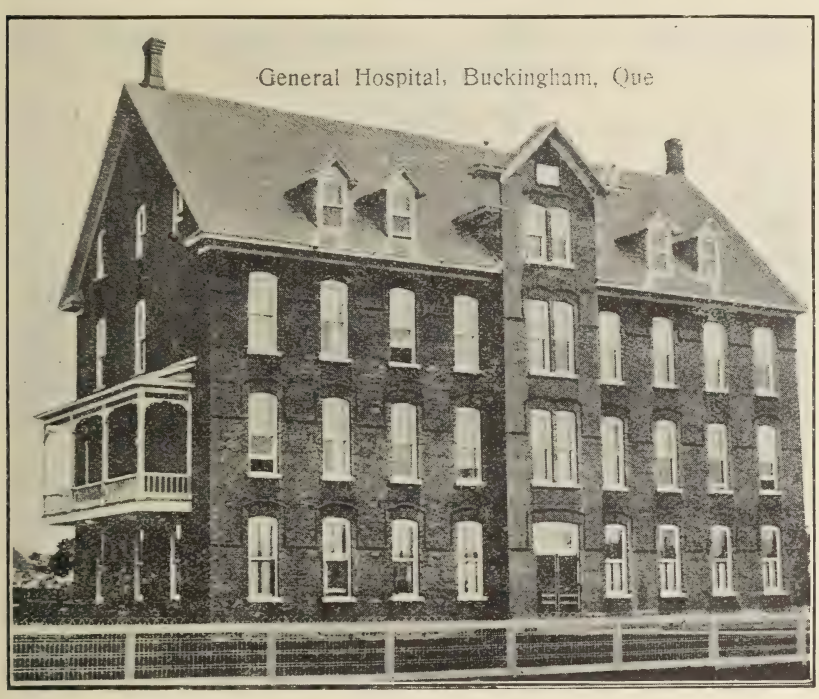
Un jour, une mère désolée lui apporte sa fillette qu'une grave déformation des membres voue à une triste existence. L'intervention de la chirurgie offrirait une chance de guérir ou d'atténuer le mal, mais la mère ne peut se résoudre à prendre ces moyens extrêmes. Le vieux prêtre console, bénit, prononce un mot d'espoir, et voilà qu'au bout de huit jours, sans autre médicament, petites jambes et petits pieds reprennent d'eux-mêmes et peu à peu leur position normale. Micheline, l'heureuse cliente, est bien petite encore, car le fait n'est pas de vieille date, mais elle a dû apprendre de sa maman à prononcer le nom du Père Michel dans sa prière.

Une jeune fille d'Ottawa, Mlle D.A.B., souffrait d'une maladie de la moëlle épinière de nature tuberculeuse. Tout mouvement lui était impossible, et depuis huit ans elle n'avait point quitté le lit, où elle ne pouvait s'étendre que sur un seul côté. La pauvre infirme fut apportée un jour dans les bras de son père auprès du chanoine Michel dont la dernière heure approchait. Le moribond exhorte à la confiance, fait même espérer la fin de l'épreuve, et renvoie consolés le père et la fille. Peu après, la guérison se produit. Il reste encore, il est vrai, des traces de la maladie et la pauvre infirme, qui semble prédestinée à la souffrance, doit user de béquilles, mais du moins elle peut se mouvoir et se rendre utile, ce qui lui rend la vie plus tolérable.

Quelle que soit, aux yeux de Celui qui connaît tout, la vraie cause de ces évènements, les heureux bénéficiaires en font hommage, dans leur naïve reconnaissance, au prêtre vénéré qui fut le confident de leur épreuve.



En dépit de sa modestie, le Père Michel se rendait compte de l'affection qu'il inspirait. En tout cas, il ne pouvait s'abuser sur ses propres sentiments à l'égard de ses paroissiens. Aussi, ce lui fut une grande épreuve de s'en séparer, et il est incontestable que sa lettre de démission fut un des actes les plus douloureux de sa vie sacerdotale. Associé depuis de longues années à la vie de ses paroissiens, habitué à voir constamment dans son horizon le clocher de son église et les murs de son couvent, de son collège et de son hospice, identifié en quelque sorte avec sa maison, témoin de ses



Dernière oeuvre du Père Michel.

travaux et toute remplie des échos de sa voix, se sentant si bien le père, l'ami, le conseiller d'une population sympathique, comment pouvait-il sans grande souffrance briser de sa propre main ces multiples attaches? C'est comme s'il eût tari d'un coup toutes les sources qui, depuis nombre d'années, alimentaient sa vie. Trop avisé

pour n'avoir point prévu ces souffrances, il estimait que la paix de sa conscience était à ce prix.

Pour être généreusement accompli, le sacrifice ne perdait rien de sa nature crucifiante : "Les derniers jours d'un condamné, écrivait le pauvre démissionnaire, ne sont pas pires que les derniers jours d'un vieux curé qui doit passer la porte." Il eût pu, comme son prédécesseur, amortir le coup en fixant au mileu de ses paroissiens l'abri de ses dernières années, mais sa délicatesse lui interdisait un parti dont il avait mesuré les inconvénients, et il voulut épargner à son successeur les ennuis dont il avait lui-même pâti autrefois. Il partait donc, sans savoir encore où finir ses jours. Enfin, l'hospice saint Charles lui ouvrit ses portes.

Les derniers rayons de cette lumineuse carrière réjouirent pendant neuf ans le personnel de l'institution. Il ne fallut pas longtemps aux vieillards et aux pensionnaires de l'hospice pour apprécier le trésor qui leur était échu. C'était une joyeuse vision que l'apparition quotidienne du Père Michel dans l'infirmerie ou la salle de récréation. Avec les jeunes et les ingambes, il faisait un brin de causette ou entamait une partie de cartes. Et sur les fronts sombres et plissés sa gaîté ramenait des sourires de jeunesse. Les survivants ne s'accoutument pas encore à son absence, et je ne doute pas que l'espoir de le retrouver là-haut ne soit une des meilleures consolations de leur vieillesse.

Nous terminons ici ces quelques notes dont la seule ambition est de faire revivre un instant une figure sacerdotale. Nous ne nous flattons pas d'avoir rien appris aux nombreux témoins de cette longue et féconde existence, encore moins d'avoir rien ajouté à leur estime pour une mémoire vénérée. Plusieurs, au contraire, eussent aisément enchéri sur nos éloges ou ajouté à notre récit. Tel qu'il est, cependant, celui-ci est un hommage à la munificence de Dieu qui a toujours en réserve pour son Eglise de bons et fidèles serviteurs.

ABONNEZ-VOUS A

L'Echo de S. François

REVUE MENSUELLE

Publiée par les Pères Capucins du Canada.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Canada, 50 cts. Etats-Unis, 60 cts. Europe, 3 fr.

Chaque numéro contient : un ou deux articles religieux, un sujet de morale pratique, une question d'actualité, la chronique des faits importants du monde entier, des récits de missions, variétés, poésies, etc.

Les Tertiaires de saint François y trouvent le calendrier franciscain du mois, avec l'indication des indulgences plénières et des absolutions générales, les documents et nouvelles concernant le Tiers-Ordre, et une étude sur la règle ou une biographie franciscaine, ainsi que les nouvelles locales des fraternités et la nécrologie.

Excellente lecture de famille. Prenez un abonnement d'essai, ou demandez un numéro specimen.

L'ECHO DE S. FRANÇOIS,
1062, rue Wellington,
Ottawa, Ont.

Quelques témoignages.

"...En lui souhaitant la plus large diffusion parmi les fidèles du Canada, je bénis ses rédecteurs ainsi que tous ses abonnés et lecteurs.

Fr. Pérégrin François, O.S.M.,
Archev, d'Aquila, Dél. Ap.

"L' *Echo* pénètrera au sein des familles et redira aux tertiaires de saint François comme aux disciples fidèles les enseignements du divin Maître.

Charles-Hugues,
Arch. d'Ottawa.

Pour assurer le succès permanent de vos missions... , il faut que l'écho de la voix de votre Séraphique Père se prolonge dans les âmes et les remplisse de ses divines harmonies. C'est le rôle de votre revue.

A. X., Ev. de St. Hyacinthe.

Une allure élégante et coquette, une langue alerte et bien française, une doctrine très sure et très franciscaine lui permettent d'envisager le plus brillant avenir.

F. Gonzalve, Min. Pr.

L'*Echo* de S. François m'intéresse beaucoup et je tiens à le recevoir régulièrement.

Un abonné

Je ferai mon possible pour recruter encore de nouveaux abonnés à votre intéressant et très instructif *Echo.*

Une zélatrice.

L'*Echo* a si bien relenti dans ces foyers que je vous envoie un mandat pour de nouveaux abonnements.

Dme. B.-P.

Adresse unique:

L'Echo de S. Francois,
1062 rue Wellington,
Ottawa, Ont.